

CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU
LA MER

JULIE OTSUKA

CERTAINES
N'AVAIENT JAMAIS
VU LA MER

roman

Traduit de l'anglais (américain) par

CARINE CHICHEREAU

PHÉBUS

*Cet ouvrage est une œuvre de fiction.
Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé,
des lieux ou des événements réels ne serait que pure coïncidence.*

Titre original :
The Buddha in the Attic

© Julie Otsuka Inc., 2011

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2012

I.S.B.N. : 978-2-7529-0670-0

Pour Andy

*Certains d'entre eux laissèrent un nom
qu'on cite encore avec éloge.
D'autres n'ont laissé aucun souvenir
et ont disparu comme s'ils n'avaient pas existé.
Ils sont comme n'ayant jamais été,
Et de même leurs enfants après eux.*

L'ÉCCLÉSIASTE, 44 : 8-9

*La grange a brûlé –
À présent
Je vois la lune.*

MASAHIDE

BIENVENUE,
MESDEMOISELLES JAPONAISES !

Sur le bateau nous étions presque toutes vierges. Nous avions de longs cheveux noirs, de larges pieds plats et nous n'étions pas très grandes. Certaines d'entre nous n'avaient mangé toute leur vie durant que du gruau de riz et leurs jambes étaient arquées, certaines n'avaient que quatorze ans et c'étaient encore des petites filles. Certaines venaient de la ville et portaient d'élégants vêtements, mais la plupart d'entre nous venaient de la campagne, et nous portions pour le voyage le même vieux kimono que nous avons toujours porté – hérité de nos sœurs, passé, rapiécé, et bien des fois reteint. Certaines descendaient des montagnes et n'avaient jamais vu la mer, sauf en image, certaines étaient filles de pêcheur et elles avaient toujours vécu sur le rivage. Parfois l'océan nous avait pris un frère, un père, ou un fiancé, parfois une personne que nous aimions s'était jetée à l'eau par un triste matin pour nager vers le large, et il était temps pour nous, à présent, de partir à notre tour.

Sur le bateau, la première chose que nous avons faite – avant de décider qui nous aimerions et qui nous n'aimerions pas, avant de nous dire les unes aux autres de quelle île nous venions et pourquoi nous la quittons, avant même de prendre la peine de faire les présentations –, c'est comparer les portraits de nos fiancés. C'étaient de beaux jeunes gens aux yeux sombres, à la chevelure touffue, à la peau lisse et sans défaut. Au menton affirmé. Au nez haut et droit. À la posture impeccable. Ils ressemblaient à nos frères, à nos pères restés là-bas, mais en mieux habillés, avec leurs redingotes grises et leurs élégants costumes trois-pièces à l'occidentale. Certains d'entre eux étaient photographiés sur le trottoir, devant une maison en bois au toit pointu, à la pelouse impeccable, enclose derrière une barrière de piquets blancs, d'autres dans l'allée du garage, appuyés contre une Ford T. Certains avaient posé dans un studio sur une chaise au dossier haut, les mains croisées avec soin, regard braqué sur l'objectif, comme s'ils étaient prêts à conquérir le monde. Tous avaient promis de nous attendre à San Francisco, à notre arrivée au port.

Sur le bateau, nous nous interrogeons souvent : nous plairaient-ils ? Les aimerions-nous ? Les reconnâtrions-nous d'après leur portrait quand nous les verrions sur le quai ?

Sur le bateau nous dormions en bas, à l'entrepont, espace noir et crasseux. Nos lits consistaient en d'étroites couchettes de métal empilées les unes sur les autres, aux rudes matelas trop fins, jaunis par les taches d'autres voyages, d'autres vies. Nos oreillers étaient

garnis de paille séchée. Entre les couchettes, des miettes de nourriture jonchaient le sol, humide et glissant. Il y avait un hublot et, le soir, lorsqu'il était fermé, l'obscurité s'emplissait de murmures. *Est-ce que ça va faire mal ?* Les corps se tournaient et se retournaient sous les couvertures. La mer s'élevait, s'abaissait. L'atmosphère humide était suffocante. La nuit nous rêvions de nos maris. De nouvelles sandales de bois, d'infinis rouleaux de soie indigo, de vivre dans une maison avec une cheminée. Nous rêvions que nous étions grandes et belles. Que nous étions de retour dans les rizières que nous voulions si désespérément fuir. Ces rêves de rizières étaient toujours des cauchemars. Nous rêvions aussi de nos sœurs, plus âgées, plus jolies, que nos pères avaient vendues comme geishas pour nourrir le reste de la famille, et nous nous réveillions en suffoquant. *Pendant un instant, j'ai cru que j'étais à sa place.*

Les premiers jours sur le bateau nous étions malades, notre estomac ne gardait rien, et nous étions sans cesse obligées de courir jusqu'au bastingage. Certaines d'entre nous étaient prises de vertiges, au point de ne plus pouvoir se lever, et demeuraient sur leur couchette dans une morne torpeur, incapables de se souvenir de leur nom sans parler de celui de leur futur mari. *Rappelle-moi encore une fois, je suis Mrs Qui, déjà ?* Certaines se tenaient le ventre et priaient à haute voix Kannon, la déesse de la miséricorde – *Où es-tu ?* – tandis que d'autres préféreraient verdir en silence. Souvent au beau milieu de la nuit nous étions réveillées par le mouvement violent de la houle, et l'espace d'un instant nous ne savions plus où nous étions, pourquoi nos lits ne cessaient de bouger, ni pourquoi nos cœurs cognaient si fort d'effroi.

Tremblement de terre, voilà la première pensée qui nous venait. Alors nous cherchions notre mère car nous avions de tout temps dormi entre ses bras. Dormait-elle en ce moment? Rêvait-elle? Songeait-elle à nous nuit et jour? Marchait-elle toujours trois pas derrière notre père dans la rue, les bras chargés de paquets, alors que lui ne portait rien du tout? Nous envoyait-elle en secret d'être partie? *Est-ce que je ne t'ai pas tout donné?* Pensait-elle à aérer nos vieux kimonos? À donner à manger au chat? Nous avait-elle bien appris tout ce dont nous avons besoin? *Tiens ton bol à deux mains, ne reste pas au soleil, ne parle jamais plus qu'il ne faut.*

Sur le bateau nous étions dans l'ensemble des jeunes filles accomplies, persuadées que nous ferions de bonnes épouses. Nous savions coudre et cuisiner. Servir le thé, disposer des fleurs et rester assises sans bouger sur nos grands pieds pendant des heures en ne disant absolument rien d'important. *Une jeune fille doit se fondre dans le décor : elle doit être là sans qu'on la remarque.* Nous savions nous comporter lors des enterrements, écrire de courts poèmes mélancoliques sur l'arrivée de l'automne comptant exactement dix-sept syllabes. Nous savions désherber, couper du petit bois, tirer l'eau du puits, et l'une d'entre nous – la fille du meunier – était capable de parcourir les trois kilomètres jusqu'à la ville en portant sur son dos un sac de trente-cinq kilos de riz sans jamais transpirer. *Tout est dans la façon dont on respire.* Nous avions pour la plupart de bonnes manières et nous étions d'une extrême politesse, sauf quand nous explosions de colère et nous mettions à jurer comme des marins. Pour la plupart nous parlions comme des dames, d'une voix haut perchée en feignant d'en savoir

bien moins qu'en réalité, et chaque fois que nous passions sur le pont nous prenions garde d'avancer à petits pas, en rentrant les orteils comme il convient. Car combien de fois notre mère nous avait-elle répété : *Marche comme si tu étais en ville, pas à la ferme !*

Sur le bateau chaque nuit nous nous pressions dans le lit les unes des autres et passions des heures à discuter du continent inconnu où nous nous rendions. Les gens là-bas, disait-on, ne se nourrissaient que de viande et leur corps était couvert de poils (nous étions bouddhistes pour la plupart donc nous ne mangions pas de viande et nous n'avions de poil qu'aux endroits appropriés). Les arbres étaient énormes. Les plaines, immenses. Les femmes, bruyantes et grandes – une bonne tête de plus, avions-nous appris, que les plus grands de nos hommes. Leur langue était dix fois plus compliquée que la nôtre et les coutumes incroyablement étranges. Les livres se lisaient de la fin vers le début et on utilisait du savon au bain. On se mouchait dans des morceaux de tissu crasseux que l'on repliait ensuite pour les ranger dans une poche, afin de les utiliser encore et encore. Le contraire du blanc n'était pas le rouge mais le noir. Qu'allions-nous devenir, nous demandions-nous, dans un pays aussi différent ? Nous nous voyions – peuple de petite taille, armé de ses seuls livres – débarquer au pays des géants. Se moquerait-on de nous ? Nous cracherait-on dessus ? Nous prendrait-on seulement au sérieux ? Toutefois, même les plus réticentes admettaient qu'il valait mieux épouser un inconnu en Amérique que de vieillir auprès d'un fermier du village. Car en Amérique les filles ne travaillaient pas aux champs, il y avait plein de riz et de bois de chauffage pour tout le monde. Et

partout où l'on allait, les hommes tenaient la porte aux femmes et soulevaient leur chapeau en disant : « Les dames d'abord » et « Après vous ».

Sur le bateau certaines d'entre nous venaient de Kyoto, elles étaient blanches et délicates car elles avaient passé leur vie dans des pièces sombres, au fond des maisons. Certaines venaient de Nara, elles priaient leurs ancêtres trois fois par jour et juraient entendre encore sonner les cloches du temple. Certaines étaient filles de paysans de la région de Yamaguchi, elles avaient les épaules larges, les poignets épais et ne s'étaient jamais couchées au-delà de neuf heures du soir. Certaines étaient issues d'un petit village de montagne de Yamanashi et avaient découvert le chemin de fer il y a peu. Certaines venaient de Tokyo, elles avaient tout vu, parlaient un japonais très beau et ne se mêlaient guère aux autres. Beaucoup étaient de Kagoshima et baragouinaient un rude patois du Sud, que celles de Tokyo feignaient de ne pas comprendre. D'autres étaient d'Hokkaido, au climat froid et enneigé, et pendant des années elles rêveraient de ces paysages blancs. Celles qui venaient d'Hiroshima, où la bombe exploserait, avaient de la chance d'être sur ce bateau, bien qu'à l'époque nul n'en sache rien. La plus jeune d'entre nous avait douze ans et n'avait pas encore ses règles. *Mes parents m'ont mariée pour avoir l'argent de la dot.* La plus âgée, trente-sept ans, était de Niigata et avait passé sa vie à s'occuper de son père, un invalide dont la mort récente la rendait à la fois heureuse et triste. *Je savais que je ne pourrais me marier que s'il mourait.* L'une des nôtres venait de Kumamoto, où il n'y avait plus d'hommes valides – ils étaient tous partis l'année précédente chercher du travail en

Mandchourie –, et s'estimait heureuse d'avoir trouvé un mari, quel qu'il soit. *J'ai regardé son portrait et j'ai dit à la marieuse : « Ça fera l'affaire. »* Une autre était issue d'un village dans la région de Fukushima où l'on tissait la soie, son premier mari était mort de la grippe, le deuxième l'avait quittée pour une femme plus jeune et plus jolie qui habitait sur l'autre versant de la colline et, à présent, elle partait pour l'Amérique afin d'épouser le troisième. *Il est en bonne santé, il ne boit pas, il ne joue pas, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir.* L'une d'entre nous avait été danseuse à Nagoya, elle était très élégante, avait une peau d'un blanc translucide et savait tout sur les hommes, aussi était-ce vers elle que chaque soir nous nous tournions pour lui poser nos questions. Combien de temps cela va-t-il durer ? Avec la lumière allumée ou dans le noir ? Les jambes en l'air ou posées ? Les yeux ouverts ou fermés ? Et si je ne peux pas respirer ? Et si j'ai soif ? Et s'il est trop lourd ? Trop gros ? Et s'il ne veut pas de moi ? « En vérité, les hommes sont très simples », répondait-elle. Puis elle se mettait à nous expliquer.

Sur le bateau parfois nous restions éveillées pendant des heures dans l'obscurité sombre et humide de la cale, remplies de désirs et de peurs, nous demandant comment nous tiendrions encore trois semaines.

Sur le bateau nous avons emporté dans nos malles tout ce dont nous aurions besoin dans notre nouvelle vie : un kimono de soie blanche pour notre nuit de noces, d'autres en coton coloré pour tous les jours, de plus discrets pour quand nous serions vieilles, et puis des pinceaux à calligraphie, d'épais bâtons d'encre noire, de fines feuilles de papier de riz afin d'écrire de longues lettres

à notre famille, un minuscule bouddha de cuivre, une statuette d'ivoire représentant le dieu renard, la poupée avec laquelle nous dormions depuis que nous avons cinq ans, des sachets de sucre roux pour nous acheter des passe-droits, des couvertures éclatantes, des éventails de papier, des livres comportant des phrases en anglais, de petits sacs de soie imprimée de fleurs, des galets noirs polis par la rivière qui coulait derrière notre maison, une mèche de cheveux d'un garçon que nous avons un jour touché, aimé, à qui nous avons promis d'écrire, tout en sachant que nous ne le ferions jamais, le miroir d'argent donné par notre mère, dont les dernières paroles résonnaient encore à notre oreille. *Tu ver-
ras : les femmes sont faibles, mais les mères sont fortes.*

Sur le bateau nous nous plaignions de tout. Des puces. De l'insomnie. Des punaises de lit. Du monotone ronron perpétuel du moteur qui nous poursuivait jusque dans nos rêves. Nous nous plaignions de la puanteur des latrines – énormes trous béants s'ouvrant sur la mer – et de notre propre odeur qui lentement mûrissait et devenait jour après jour de plus en plus fétide. Nous nous plaignions de la condescendance de Kazuko, de Chiyo qui se raclait sans cesse la gorge, de Fusayo qui fredonnait toujours *La Chanson du cueilleur de thé*, ce qui peu à peu nous rendait folles. Nous nous plaignions de nos épingles à cheveux qui disparaissaient – qui parmi nous était la voleuse? – et du fait que les filles voyageant en première classe ne nous avaient jamais saluées depuis le pont supérieur, du haut de leur parasol de soie violette, malgré le nombre de fois où elles nous avaient croisées. *Mais pour qui se prennent-elles, celles-là?* Nous nous plaignions de la chaleur. Nous nous plaignions du

froid. Des couvertures de laine qui grattaient. De nos propres jérémiades. Au fond, pourtant, nous étions très heureuses pour la plupart d'entre nous, car bientôt, nous serions en Amérique avec nos futurs maris, qui nous avaient écrit bien des fois au cours des mois précédents. *J'ai acheté une belle maison. Vous pourrez planter des tulipes dans le jardin. Des jonquilles. Ce que vous voudrez. Je possède une ferme. Je dirige un hôtel. Je suis président d'une grosse banque. J'ai quitté le Japon il y a des années pour fonder ma propre entreprise et je peux largement subvenir à vos besoins. Je mesure un mètre soixante-dix-neuf, je n'ai ni la lèpre ni de maladie des poumons, et il n'y a pas de fous dans ma famille. Je suis originaire d'Okayama. De Hyogo. Miyagi. Shizuoka. J'ai grandi dans le village voisin du vôtre et je vous ai vue il y a des années dans une foire. Je vous enverrai l'argent pour payer votre passage dès que possible.*

Sur le bateau nous conservions la photographie de notre époux dans un minuscule médaillon ovale suspendu à notre cou au bout d'une longue chaîne. Nous la gardions dans une bourse de soie, une vieille boîte à thé, un coffret de laque rouge, dans la grosse enveloppe marron qui nous l'avait apportée d'Amérique. Nous la transportions dans les manches de notre kimono et souvent nous la touchions à travers le tissu pour nous assurer qu'elle était bien là. Nous l'emportions serrée entre les pages de *Bienvenue, mesdemoiselles japonaises!*, du *Guide pour se rendre en Amérique*, de *Dix façons de faire plaisir à un homme*, d'un vieux volume usagé de sutras bouddhistes, et l'une des nôtres, qui était chrétienne, mangeait de la viande et priait un dieu différent aux longs cheveux, l'avait rangée entre les pages de la bible du roi Jacques. Et quand nous lui demandions lequel

elle préférait – l'homme de la photo ou le Seigneur Jésus lui-même –, elle nous adressait un sourire mystérieux et répondait : « Lui, bien sûr. »

Sur le bateau plusieurs d'entre nous emportaient des secrets qu'elles se juraient de ne jamais révéler à leur mari. Peut-être qu'en réalité nous avions résolu d'aller en Amérique pour retrouver un père qui avait abandonné sa famille très longtemps auparavant. *Il est parti travailler dans les mines de charbon du Wyoming et nous n'avons plus jamais eu de ses nouvelles.* Ou peut-être laissons-nous une fille, engendrée par un homme dont nous nous rappelions avec peine le visage – un conteur itinérant qui avait passé une semaine dans notre village, un prêtre bouddhiste errant qui s'était arrêté un soir tard chez nous, sur la route du mont Fuji. Nous avions beau savoir que nos parents s'occuperaient bien d'elle – *Si tu restes ici, au village, nous avaient-ils prévenues, tu ne trouveras jamais de mari* –, nous nous sentions coupables d'avoir choisi de privilégier notre vie aux dépens de la sienne et, durant le voyage, pendant bien des nuits nous avons pleuré en pensant à elle, jusqu'au matin où nous nous sommes réveillées en décrétant : « Ça suffit », et nous nous sommes mises à penser à autre chose. Au kimono que nous porterions le jour de notre arrivée. À notre coiffure. À ce que nous dirions quand nous le verrions. Parce qu'à présent nous étions sur le bateau, le passé était derrière nous et il n'y avait pas de retour possible.

Sur le bateau nous ne pouvions savoir que nous rêverions d'elle toutes les nuits jusqu'au jour de notre mort, que dans nos songes elle aurait toujours trois ans et

demeurerait telle que nous l'avions vue en la quittant : une minuscule silhouette vêtue d'un kimono rouge sombre, accroupie au bord d'une flaque, totalement captive par la vue d'une abeille morte flottant à la surface.

Sur le bateau nous mangions tous les jours la même chose et respirions en permanence le même air rance. Nous chantions les mêmes chansons, riions des mêmes plaisanteries et le matin, quand le temps était clément, nous quittions nos quartiers souterrains bondés pour aller marcher sur le pont avec nos sandales de bois et nos légers kimonos d'été, nous arrêtant de temps à autre pour contempler l'infini bleu de la mer. Parfois un poisson volant atterrissait à nos pieds, hors d'haleine, se débattant, et l'une des nôtres – en général une fille de pêcheur – le ramassait pour le rejeter à l'eau. Ou une bande de dauphins apparaissait, jaillissant de nulle part, et nous suivait pendant des heures en bondissant le long du bateau. Par un matin calme et dépourvu de vent où la mer était plate comme du verre et le ciel d'un bleu éclatant, les flancs lisses et noirs d'une baleine ont crevé la surface avant de s'y enfoncer à nouveau et, l'espace d'un instant, nous avons oublié de respirer. *C'était comme regarder dans l'œil du Bouddha.*

Sur le bateau nous restions souvent des heures sur le pont, le vent dans les cheveux, à voir passer les autres passagers. Il y avait des sikhs enturbannés du Pendjab qui se rendaient au Panama pour fuir leur terre natale. De riches Russes blancs cherchant à échapper à la révolution. Des travailleurs chinois d'Hong Kong en route pour les champs de coton du Pérou. King Lee Uwanowich et sa célèbre bande, qui possédaient un

vaste ranch au Mexique et passaient pour la plus riche famille de gitans au monde. Trois touristes allemands brûlés par le soleil, un beau prêtre espagnol et un grand Anglais rougeaud appelé Charles qui montait chaque jour sur le pont à trois heures et quart pour se dégourdir les jambes à grands pas. Charles voyageait en première classe, il avait des yeux vert sombre, un nez fin et pointu, il s'exprimait dans un japonais parfait et c'était pour beaucoup d'entre nous le premier Blanc que nous voyions. Professeur de langues étrangères à l'université d'Osaka, il était marié à une Japonaise avec qui il avait un enfant, s'était rendu en Amérique bien des fois et montrait une patience infinie envers nous et nos questions. Est-ce vrai que les Américains dégagent une forte odeur animale? (Charles s'est mis à rire et nous a répondu : « Est-ce mon cas? », nous laissant ensuite nous approcher pour le renifler de plus près.) Sont-ils aussi poilus qu'on le raconte? (« À peu près comme moi », a-t-il dit en remontant ses manches pour nous montrer ses bras couverts d'une toison brune, ce qui nous a fait frissonner.) En ont-ils aussi sur la poitrine? (Charles a rougi en expliquant qu'il ne pouvait nous montrer son torse, et nous avons rougi à notre tour en répliquant que nous ne le lui avions pas demandé.) Existe-t-il encore des tribus sauvages d'Indiens peaux-rouges errant à travers la prairie? (Charles a expliqué qu'on avait emmené tous les Indiens peaux-rouges et nous avons poussé un soupir de soulagement.) Est-ce vrai que les femmes en Amérique n'ont pas à s'agenouiller devant leur mari, ni à mettre la main sur la bouche quand elles rient? (Le regard de Charles s'est attardé sur un bateau qui passait, au loin, il a soupiré et répondu : « Hélas, oui. ») Que les hommes et les femmes dansent joue contre joue

toute la nuit? (Seulement le samedi soir, a-t-il déclaré.) Les pas de danse sont-ils très difficiles? (Non, faciles, et le lendemain soir il nous a donné une leçon de fox-trot sur le pont au clair de lune. *Lent, lent, vite, vite.*) Le centre de San Francisco est-il plus grand que Ginza? (Mais bien sûr!) Les maisons américaines font-elles réellement trois fois la taille des nôtres? (En effet.) Possèdent-elles toutes un piano dans le salon de réception? (Charles a dit que c'était juste des maisons normales.) Et pense-t-il que nous serons heureuses là-bas? (Il a ôté ses lunettes pour nous regarder de ses beaux yeux verts et a répondu : « Oh oui, très heureuses. »)

Sur le bateau certaines des nôtres n'ont pu s'empêcher de nouer des relations avec des marins, qui venaient du même village, connaissaient les paroles de leurs chansons et ne cessaient de les demander en mariage. « Nous sommes déjà mariées », expliquaient-elles, toutefois certaines sont tombées amoureuses. Et quand ils ont demandé à nous voir en tête à tête – « ce soir, disons sur l'entrepont, à dix heures moins le quart » –, nous avons contemplé nos pieds, pris une grande respiration, murmuré un oui, et là encore c'était une chose dont nous ne parlerions jamais à nos maris. *C'est à cause de la façon dont il me regardait*, avons-nous pensé plus tard. Ou bien : *Il avait un joli sourire.*

Sur le bateau l'une des nôtres est tombée enceinte sans le savoir, mais quand le bébé est né neuf mois plus tard, la première chose qu'elle a constatée, c'est la ressemblance avec son époux. *Il a tes yeux.* L'une a sauté par-dessus bord après avoir passé la nuit avec un marin, laissant cette courte note sur son oreiller : *Il ne peut y*

en avoir d'autre après lui. L'une est tombée amoureuse d'un missionnaire méthodiste rencontré sur le pont et qui rentrait chez lui, et bien qu'il l'ait suppliée de quitter son mari pour lui, à leur arrivée en Amérique elle a refusé. «Je dois demeurer fidèle à mon destin», lui a-t-elle répondu. Mais pendant tout le reste de sa vie, elle s'est demandé à quoi aurait pu ressembler son existence.

Sur le bateau certaines des nôtres étaient de nature à ressasser, elles préféraient rester seules et ont passé la plus grande partie du voyage allongées sur le ventre à penser aux hommes qu'elles avaient laissés derrière elles. Le fils de la marchande de fruits, qui feignait toujours de ne pas faire attention à nous, mais nous donnait une tangerine en plus chaque fois que sa mère était absente. Ou cet homme marié que nous avons attendu, une fois, sur un pont, sous la pluie, tard dans la nuit, pendant deux heures. Et pour quoi? Un baiser, une promesse : «Je reviendrai demain.» Et nous avons beau savoir que nous ne le reverrions pas, nous savions que si c'était à refaire nous irions tout de suite, car être avec lui c'était comme être vivante pour la première fois, mais en mieux. Et souvent en nous endormant nous nous prenions à penser à ce fils de paysan avec qui nous discussions chaque jour en rentrant de l'école – ce beau garçon du village voisin dont les doigts parvenaient à faire germer les graines les plus rétives –, et nos mères, qui savaient tout, y compris lire dans nos pensées, nous regardaient comme si nous étions folles. *Veux-tu passer le reste de ta vie accroupie dans un champ?* (Nous avons hésité, presque répondu oui, car n'avions-nous pas toujours rêvé de devenir notre mère? N'était-ce pas là ce que nous voulions être à une époque?)

Sur le bateau des choix s'imposaient à nous. Où dormir, à qui faire confiance, avec qui se lier et comment faire connaissance. Fallait-il dire à la voisine qu'elle ronflait, parlait dans son sommeil, sentait des pieds encore plus fort que nous, laissait ses vêtements sales traîner partout ? Et si une fille nous demandait si telle coiffure lui allait bien – par exemple avec une coque, ce qui était du dernier cri – alors que ce n'était pas le cas car cela lui faisait une grosse tête, fallait-il lui dire la vérité ou au contraire prétendre qu'elle n'avait jamais été aussi belle ? Et pouvions-nous protester contre le cuisinier, qui venait de Chine et connaissait un seul plat – le curry de riz – qu'il nous resservait jour après jour ? Mais si nous nous plaignions et qu'on le renvoyait en Chine, où parfois il n'y avait rien à manger pendant plusieurs jours, serait-ce notre faute ? D'ailleurs, est-ce qu'on nous écouterait ? Est-ce que quelqu'un se souciait seulement de nous ?

Quelque part sur le bateau il y avait un capitaine et l'on disait que chaque matin, à l'aube, une belle jeune fille sortait de sa cabine. Bien sûr nous mourions toutes d'envie de savoir : était-ce l'une des nôtres ou bien une des filles de première classe ?

Sur le bateau parfois nous nous faufilions dans la couchette des autres tard dans la nuit et nous restions calmement allongées à évoquer des souvenirs de chez nous : l'odeur des patates douces grillées au début de l'automne, les pique-niques au milieu des bambous, le jeu des ombres et des démons dans la cour du temple en ruine, le jour où notre père était parti chercher de l'eau